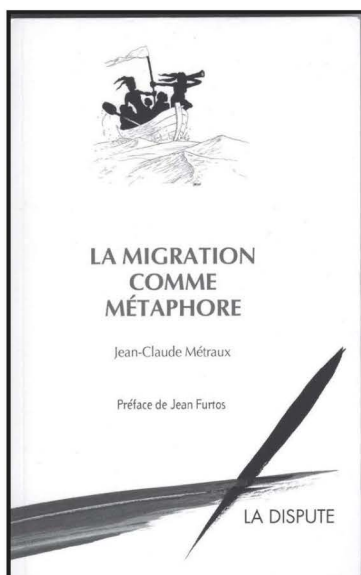


La migration comme métaphore

Jean-Claude Métraux

La Dispute, 2011.



Métaphore : une figure discursive de substitution, une sorte de déplacement ou de migration. Le livre de J.-C. Métraux, pédopsychiatre, nous déplace, nous métaphorise : « Nous sommes tous des migrants » nous dit-il, certains dans l'espace, d'autres dans le temps. Ce « Nous sommes tous des migrants » n'est ici cependant ni un simple slogan, ni un acte compassionnel mais un acte de lucidité, nourri par un vécu (personnel et professionnel) qui a fait toucher à l'auteur en quoi la vie de tout un chacun est aujourd'hui une expérience migratoire (sur le plan social, culturel, géographique, etc.). Mais expérience souvent niée par des certitudes rassurantes et qui ont besoin, pour se complaire dans cette assurance, de faire de l'*autre* un « déficitaire » qui comble leur imaginaire de complétude. Le migrant comme figure de l'*autre* déficitaire fait ici office de *joker* pourrait-on dire pour combler les angoisses des uns ou les

calculs des autres, tous en mal d'assurance justement. Et de fait, J.-C. Métraux traque tout le long de son livre cette projection du « déficit » sur l'*autre* dans différents discours et surtout là où elle semble la mieux cachée, dans le discours des « experts » : les grands modèles de pensées dans lesquels est expliquée l'immigration en Europe depuis des décennies sont passés au crible d'une lecture (mieux : d'une *écoute*) qui y décèle les formes de répétition des représentations de l'*autre* déficitaire.

Il faut dire que l'auteur a trouvé un puissant allié dans cet exercice : Edouard Saïd, le déconstructeur de l'*Orientalisme* (1980). L'auteur transpose la thèse d'E. Saïd, à savoir que « les scientifiques occidentaux ont créé un Orient imaginaire fort éloigné des contrées réelles, destiné à servir la position dominatrice de l'Occident et ses universités », aux champs tout autant des « migrants » que de l'« interculturalité », et surtout à leur « liaison automatique » qui constituerait ainsi « une version mondialisée, quelque peu aseptisée, de l'orientalisme d'antan. ». Le passage ou le *déplacement* là encore de la ligne imaginaire Occident-vs-Orient à Occident-vs-les autres (les migrants) a de quoi faire réfléchir, notamment sur l'*invention* de l'objet « immigration » dans un processus qui « a partie liée » avec celui de « construction nationale » à la fin du 19e siècle, comme dans sa version actuelle, si flottante et précarisante : « migrant »/« mondialisation ». Ces inventions servent à entretenir le « champ du cône spéculaire » (J. Lacan) d'un Occident incapable de faire le « deuil » de son hégémonie et dans lequel « praticiens, chercheurs et autres autochtones ne peuvent utiliser la migration comme métaphore éclairant leurs propres trajectoires d'un monde à l'autre, leurs plus ou moins grandes difficultés à trouver leurs marques dans une société mouvante. ». Les figures

des « “migrants” – et par extension toute personne dans la précarité » révèlent ainsi plus que jamais un imaginaire hégémonique et une arrogance soutenus par la représentation d’un tout autre « déficitaire ». Et le monde mondialisé révèle ainsi son paradoxe ou son mal : « une asymétrie non éthique » de l’échange, du don et du contre-don, et « un déficit de reconnaissance, la sourde nuisance de son envers, le *mépris* ».

Ce rappel de la thèse centrale ne rend cependant pas complètement justice au livre de J.-C. Métraux : l’analyse critique n’y est pas seulement théorique mais s’éclaire de « paroles précieuses », de cas cliniques, de situations et aussi de l’analyse des pratiques et des représentations des acteurs sur le front de cette asymétrie (les professionnels de la santé, du social et de l’enseignement). Et plus encore, de perspectives : travailler la « réciprocité par le dévoilement d’expériences personnelles », la « reconnaissance », la « co-crédation » des « appartenances enlacées », le « don des paroles précieuses », etc. Ainsi « La migration comme métaphore, de guerrière devien[drait] souriante » et participerait à « l’émergence d’une société amourachée de pluralités. »

Il reste une question : comment appellerait-on ce renversement de la métaphore, de la construction de l’autre comme « déficit » ou comme « menace » (métaphore « guerrière ») à la construction d’un « Nous sommes tous des migrants » (métaphore « souriante »), sinon un art de faire et un art de vivre *interculturels* ? C’est sans doute une des lignes de tension qui soutient le dialogue à la lecture de ce livre. L’auteur *in fine* fait le choix d’une « intégration créatrice ». Cependant, même « créatrice », cette « intégration » ne peut échapper au « modèle » social et culturel de sa définition,

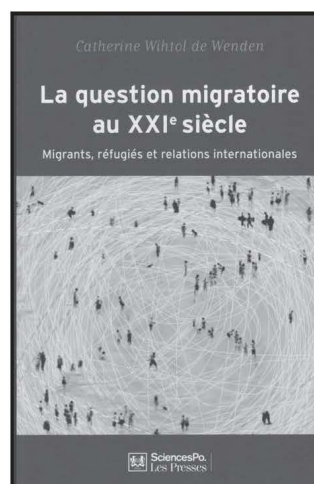
à ses cadres *normés et normatifs*. Alors que l’interculturel (contrairement à l’intégration comme au multiculturel) ne peut s’enfermer dans aucun « modèle », il est par définition une « co-crédation », imprévisible et à chaque fois originale. Une question de mots peut-être ou mieux, de métaphores ■

Abdellatif. Chaouite

La question migratoire au XXI^e siècle

Catherine Wihtol de Wenden

Sciences-Po, 2010



La migration est à la fois la cause et la conséquence des transformations du monde que nous vivons. Deuxième grande vague après celle du tournant du 19^e-20^e siècle, elle fait bouger le monde actuel dans tous les sens. Non seulement en terme de déplacements et de leurs conséquences démographiques mais en terme des cadres dans les quels se font ces déplacements : les cadres définissant les souverainetés

(frontières, prérogatives des États, etc.), les cadres définissant les citoyennetés (les allégeances, les multi-nationalités, etc.) et les cadres diplomatiques (émergence de nouveaux acteurs, enjeux des diasporas, nécessité d'une gouvernance mondiale, etc.). Comme toute mise en mouvement importante, celle-ci se présente cependant comme un remous contradictoire : alors même que le programme des Nations-Unies pour le développement définit la migration actuelle comme « un facteur essentiel du développement humain », son contrôle voire son empêchement sont accrus et sa répartition inégale. C'est dire la complexité du phénomène : ses ressorts sont divers (au niveau individuel comme au niveau collectif) de même que ses régulations, réduites souvent à une gestion des contraintes dans une disposition plus globale de résistances. Les mobilités d'aujourd'hui révèlent au fond les enjeux contradictoires d'une globalisation/mondialisation où s'opposent des visions politiques, des impératifs économiques et des enjeux sociaux et culturels.

Avec la rigueur et en même temps la sensibilité que nous lui connaissons, Catherine Wihtol de Wenden nous introduit à cette complexité des enjeux des mobilités contemporaines qui pourrait bien se révéler une des dimensions où se joue l'« humanisme du XXI^e siècle ». Elle nécessite des décisions multilatérales (et donc une gouvernance globale) car « les gouvernements qui essaient de régler la question à l'échelon bilatéral ou régional y échouent ». Ce serait même « la contribution la plus importante des migrations aux relations internationales », elles contribuent humainement à ouvrir les espaces d'un transnationalisme et d'une interdépendance des sociétés au niveau international qui appellent à tenir compte de nouveaux paramètres (acteurs, réseaux, etc.) et à mettre en place une nouvelle diplomatie. C'est dire

si « la question migratoire » se révèle au fondement d'une nouvelle interrogation sur la citoyenneté et la communauté politique. Non point de manière seulement théorique mais parce qu'elle interroge « la texture sociale des relations internationales » : l'autre fait société partout et accule les sociétés à s'ouvrir les unes sur les autres et à (se) penser cocitoyenneté dans une perspective ou un projet cosmopolitique. Tout y pousse (les réalités sociales sont devenues « liquides » selon le mot de Bauman et la mobilité est un trait structurel de cette liquidité déstabilisant la nation comme communauté politique de base). Ainsi, « les migrations consacrent la revanche des sociétés sur l'ordre interétatique ». Mais tout y résiste aussi (le monde est encore structuré selon ses deux piliers de la souveraineté des États et de la citoyenneté nationale).

Au-delà de ces dimensions structurelles, la réflexion de C. W. de Wenden attire l'attention sur le fait que ce sont aussi nos manières de penser ces questions qui sont peut-être encore résistantes : par le fait même que les migrations dérangent l'ordre établi, elles souffrent encore d'une certaine illégitimité dans les représentations et les approches. Aussi articule-t-elle son travail autour des noyaux mêmes qui font résistance dans ces représentations : la souveraineté, la citoyenneté et les enjeux globaux d'une gouvernance globale des migrations.

Un livre à lire absolument pour connaître les enjeux de « la question migratoire au XXI^e siècle ». ■

Abdellatif Chaouite

Les mille et une vies Récits et rêves des gens des quartiers

Ludovic Souliman

Albin Michel, 2011



Le feu sociologue Pierre Bourdieu n'aurait pas renié ce livre dont l'approche et la qualité des enquêtés nous rappelle celle du livre-monument «la Misère du monde». A ceci près que le livre de Mr Ludovic Souliman pourrait s'intituler «Les solidarités du monde», tant les gens, les «sans», ces autres dont ils s'enivrent, qu'il a rencontrés au détour d'un «troc de paroles», dans ses «collectages de récits de vie», nous irradiant par leur courage et leur sens de solidarité qui rime souvent avec le dénuement. C'est un livre de mémoires des souffrances sociales et de solidarités, mais sans nul pathos. Bien au contraire. Une véritable leçon de vie, «graines d'humanité». Mineurs, étrangers, ouvriers, chômeurs, rapatriés, exilés, prisonniers, dealers, discriminés, tous ces laissés-pour-compte non résignés nous content leurs souffrances avec une dignité sans pareil.

Nous voilà dans un cimetière où les stèles des morts des houillères rivalisent avec celles de la guerre de 14-18, ou chez cette

femme en CDD qui, menacée de perdre son emploi par son patron, dut interrompre sa première grossesse. On enrage d'apprendre qu'un directeur d'école est rappelé à l'ordre pour avoir dissimulé les noms des enfants sans papiers après avoir été encensé par les mêmes censeurs pour son travail scolaire sur la déportation des enfants de Lisieux. Que dire de ces enfants expulsés sans papiers, arrachés à leurs lits, à l'heure du laitier, encore en pyjamas, hurlant de frayeur, devant les parents menottés ? Et la détresse de cette mère qui souhaite la prison pour son gamin pour l'épargner des tueurs sans foi ni loi. Contes de fées transformés en calvaires du machisme, vies ratées rattrapées au lasso, vies de combat éternel, mais aussi vies fécondes de sagesse dues aux épreuves : «en chaque homme, en chaque femme, il y a une flamme, et le plus difficile c'est de la trouver» (Ali).

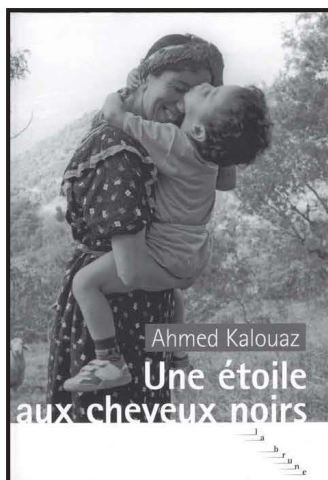
Ludovic Souliman a su trouver la bonne mèche ! ■

Achour Ouamara

Une étoile aux cheveux noirs

Ahmed Kalouaz

Editions La brune, 2011



Après l'ouvrage sur un père¹, Kalouaz nous revient cette fois-ci avec un récit sur une mère *hadja* accrochée à un passé dont le narrateur s'est depuis longtemps séparé : religion, pays d'origine. Seuls les soude ce fil d'amour tissé par le respect des peines d'une vie pleines de gerçures. Kalouaz prend ici prétexte d'une traversée de la France en mobylette² pour aller rejoindre une mère effrayée à l'idée de déménager, quitter sa «geôle» HLM occupée depuis des dizaines d'années. Le narrateur s'attarde ça et là, à la faveur d'une panne providentielle, à chaque bourg, fossé, auberge, ferme, comme pour se dire à chaque fois : «je suis d'ici». Une manière de déclarer son amour tranquille à la terre-France. A l'horizon de ce voyage : une mère à qui il s'adresse comme dans un monologue pour lui régler affectueusement ses comptes. Mon Dieu que c'est dur pour le narrateur de s'en prendre à une mère au foie rongé par une vie de soucis ininterrompus ! Kalouaz, «Ecrivain de l'absence», du manque, écrivions-nous lors de la sortie de son dernier récit³. Oui, mais aussi de la distance éprouvante vis-à-vis de la culture parentale. Le cœur y est, mais pas la raison : «adorer, et puis se séparer». La douleur est toute logée dans le manque, ou plutôt de ce

qui est manqué, les rimes jamais partagées, les lettres jamais échangées dans le secret d'une mère avec son fils : «ta vie c'était les quatre coins de la maison, à ranger, balayer, éplucher, et au-dehors, le temps de tes bras levés pour du linge à étendre sur le fil tendu au fond du jardin». Toute une vie de manque. Voilà une mère à 14 enfants, emprisonnée dans ces cellules que sont les quartiers-souks où l'on vend coutumes, signes, dogmes, toutes sortes de serrures pour l'esprit, et autres fatalités que procure le mektoub, plus rassurantes que les menottes de la misère quotidienne.

Femme pèlerin par deux fois devenue, la mère, nouvelle *hadja*, s'accoutre d'un «chapeau» blanc ramené de la Mecque, elle qui, jadis, avait la chevelure offerte au vent. Comment affronter ces replis et psalmodies si ce n'est par le silence ?

Dans cette apostrophe de la mère, le narrateur use habilement du pronom possessif pour marquer ses distances : «c'est la guerre en *ton* pays», «la terreur pour *ton* mari, pour *ton* frère», «dans *votre* langue vous appelez ça...».

Il demeure que le narrateur laisse une sorte d'interstice à la mère qui, ça et là, lâche comme des lapsus ses propres distanciations d'avec les origines trop présentes. Ne peut-on pas y lire comme le chant du cygne d'une mère en deuil des origines mythiques, introuvables, disparues ? «Au bled, dit-elle, toutes mes sœurs sont mortes, je suis la dernière, à quoi bon y aller cette année ?»

Peut-être que la mère ménage son guet. À sa façon. Pas à notre gré ■

1. *Avec tes mains*, Editions La Brune, 2009,

2. Sans doute un clin d'œil au mouvement (Convergence 84) des jeunes issus de l'immigration qui traversèrent la France en mobylette en signe de protestation contre le racisme et pour la reconnaissance. De leurs droits.

3. Achour Ouamara, «Ahmed Kalouaz, écrivain de l'absence», Revue Ecart d'identité, n°117, Vol. II, décembre 2010, p.74-75.

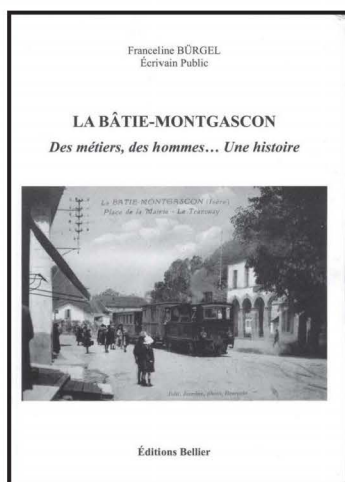
Achour Ouamara

LA BÂTIE-MONTGASCON Des métiers, des hommes...

Une histoire

Franceline Bürgel

Editions Bellier, 2011



Après son remarqué et remarquable ouvrage sur «*Maubec en Dauphiné*» (Editions Bellier, 2010), un village haut en couleurs du Dauphiné, Franceline Bürgel «récidive», à notre grand bonheur, avec un ouvrage sur la *Bâtie-Montgascon*, cité halte des migrants, située dans le dernier plateau dauphinois avant la descente vers les Guiers, non loin du maquis de Vercors. Un ouvrage de mémoire qui ressuscite aussi bien les hommes que les métiers et les lieux d'une communauté aux prises avec le bouleversement apporté par l'industrie textile qui s'y implanta, puis son abandon avec son lot de chômage, sans oublier la guerre (la première et la deuxième), le déclin du travail agricole et d'autres aventures encore ...

Franceline Bürgel excelle dans l'art d'exprimer la dureté de la vie des Bâtiolans durant presque un siècle et demi, tout en l'agrémentant de cet autre art de vivre bâtiolan qui sait prendre le temps de la fanfare, du plaisir de la gnôle bien chiadée, et autres tomme de cabre et roulée de porc... La Bâtie-Montgascon fut un lieu de passage

pour tous «ces êtres en transhumance vers des destinations lointaines». Toute la Haute-Savoie passait par la Bâtie-Montgascon pour se rendre à Lyon.

La vie paysanne fut dure entre l'ancien et le nouveau Régime. La Révolution désorganisa un moment cette société fragile.

C'est suite au soulèvement des canuts des années 1830, à Lyon, quand les soyeux lyonnais poussés hors de leurs murs y trouvèrent asile pour leurs métiers, que la Bâtie-Montgascon fut complètement bouleversée dans sa vie quotidienne, tant au niveau de ses ressources financières qu'au niveau des modes de vie. La prospérité apportée par l'installation croissante des ateliers de tissage firent naître toutes sortes de commerces (boulangeries, boucheries, épiceries, boutiques de mode : chapeliers, tailleurs, couturières, cordonniers, coiffeurs, etc.), mais aussi des activités aussi créatives que sportives : fanfare, théâtre, foot, cyclisme, pétanque...

Cependant, si ce bouleversement scinda la société villageoise en monde ouvrier et paysan, il demeure que la plupart des ouvriers conservèrent quelques activités agricoles, comme posséder une vache, une chèvre ou un cochon. On ignorait le chômage entre les deux guerres. Aujourd'hui, la soierie disparue, les liens sociaux forgés par ces années ouvrières se délitent. Mais la municipalité tente de réactiver ces liens par toutes sortes d'initiatives (musée du tissage, corps des pompiers, associations, etc.)

Ce livre regorge de portraits qui font l'originalité de la Bâtie-Montgascon : les Maires successif, jusqu'à l'actuel Maire, Gilbert Joye, préfacier du livre dont il eut l'idée ingénieuse : confier à Franceline Bürgel ce travail de recherche sur la mémoire bâtiolane. Personnages aussi facétieux que pétris de charisme : l'ancien Maire et prolifique historien local Joseph Reynaud,

François de Gratet Dolomieu dit Dupré (1744-1833), à ses débuts Procureur du Roi aux Iles de la Martinique et Guadeloupe, puis «maire» de la Bâtie avant de démissionner à 77 ans en 1816, son fils aîné Saint-Cyrien, Adolphe Louis Thimoléon, le controversé Docteur Clément François Gabriel Victor Prunelle, l'entêté Jacques Falatieu, vicaire à la Bâtie en 1785, qui officiait, sous la Révolution, contre vents et marées, André Guétat, le légendaire instituteur féru d'écriture qui laissa des documents précieux sur la Bâtie, l'entrepreneur Mercier, le célèbre chirurgien Pierre Marion (décédé en 2000), le jeune cafetier Gérard Nicoud (1968), meneur d'hommes, et d'autres encore, sans oublier certains personnages dignes de l'univers proustien, telle Madame Pascal se faisant conduire à la messe par ses quatre alezans, la comtesse de Vallin dont il nous reste encore quelques taillis !

Les lieux ne sont pas en reste, à l'image de l'imposante et mystérieuse bâtisse qu'est la propriété de Renodel, ou les Halles érigée en 1887, qui reçurent dès l'origine les locaux de la Mairie, un lieu de tous les rendez-vous, en proie aux flammes en 2008. Et tous ces lieux de convivialité : chez Vallin, halte pour voyageurs, chez mère Bonnaz l'épicière trop bonne pour les enfants, chez Rosine la modiste où l'on cause éternellement chapeaux, chez le capharnaüm de mère Micoud (la Philomène !) dont le chien porte le missel pour la messe.

Et le tramway ? Il fut aussi un personnage incontournable, né au début du siècle et «mort» dans les années 30. Il était attendu comme une mariée à la Bâtie-Montgascon, son point culminant, à 373 m d'altitude. Les voyageurs étaient parfois invités à descendre pour pousser le tram qui rechignait à redémarrer.

Mais ce livre sur la Bâtie-Montgascon fait surtout œuvre de mémoire pour avoir mis

à jour les transformations d'une société paysanne en ruche ouvrière tisserande qui subit aujourd'hui, par la désindustrialisation de la France, une crise identitaire. Car l'identité bâtiolane fit presque corps avec les métiers du tissage.

Cette mémoire de tisserands est rendue par des témoignages vivants. On s'y croirait dans la fourmilière des ateliers, tissant et détissant, tâtant le taffetas, le sergé, la tulle, la dentelle ou le satin.

Mais après guerre, l'industrie textile se développe, et le métier a évolué. Les usines n'ont pas pu anticiper pour répondre aux exigences des commanditaires. Les petits fabricants ne maîtrisent pas les nouvelles techniques telles que tisser du pied de poule, du lamé ou broché or, du cloqué, du doupion, etc. Du reste, l'automatisation des machines réduisait peu à peu l'intervention humaine. La commune est déclarée sinistrée en 1976. A la fin du siècle, seuls cinq ateliers subsistent. Les usines ferment : Tissmétal devenu Pagay, matériel pour l'alimentation, Lalchère musée, Pilloix (TAF) démolie, Monnet devenu Innover, Coudurier Fructus garage automobile.

Le musée «La Maison des Tisserands» a ouvert ses portes en mai 1990.

Les Bâtiolans se souviennent aussi du printemps 1940, quand les Allemands hissèrent leur drapeau sur le fronton de la Mairie, et mirent le village à l'heure allemande. Certains de ses enfants furent froidement exécutés. La Bâtie fut libérée en août 1944.

Puisse cette auteure poursuivre ce travail de fourmi ethnographe «déterreuse» de perles en voie de disparition ■

Achour Ouamara

De l'Afrique à la France D'une génération à l'autre

Jacques Barou (ss dir.)
Armand Colin, 2011



570 000 personnes, d'origine d'Afrique subsaharienne, vivent en France selon le dernier recensement de l'INSEE. Une immigration encore mal connue mais qui s'affirme depuis une cinquantaine d'années déjà. Sans doute sa diversité même (géographique et culturelle) y est pour quelque chose dans cette mal connaissance, sans doute aussi sa forte exposition aux inégalités et aux discriminations. C'est pourtant une présence qui s'enracine fortement en France et s'affirme en développant une « conscience minoritaire noire ».

Plusieurs travaux et expositions ont abordé dernièrement cette présence (citons pour exemples : *La France noire* paru chez la Découverte et *Ce que nous devons à l'Afrique*, Publication du Musée Dauphinois à Grenoble). *De l'Afrique à la France* apporte une touche supplémentaire : mieux

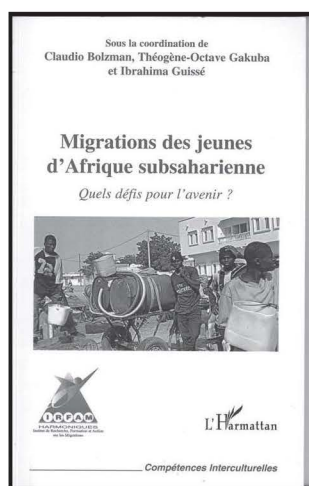
connaître les réalités familiales africaines et les évolutions entre les générations d'une part ; et mieux « comprendre les risques de fragilisation que rencontrent ces familles » d'autre part. De l'Afrique (un lien « toujours solide ») à la France (un lien qui s'affirme mais dans l'expérience des discriminations), c'est le profil d'une « diaspora africaine » qui ne fait dans le fond que reprendre « l'East Side Story » qui, il y a près de dix millions d'années, vit partir les premiers ancêtres de l'humanité entre le Kenya et l'Éthiopie pour peupler le monde ! Cependant, cette diaspora rappelle également que ce monde est fait de toutes ses diversités structurelles : systèmes de parenté et filiations, croyances et religions, modes d'éducation, rôles masculins et féminins, etc. sont diversement riches. Mais, au-delà de cette diversité, la tendance observée « vers la famille matrifocale » rencontre l'évolution globale dans les pays d'Europe aujourd'hui. De fait, autant la donne culturelle est, quoi qu'on en dise, plastique, notamment à travers le passage des générations, autant la donne sociale (aussi bien la possibilité concrète de faire sa place dans la société que le regard social porté sur soi) se révèle importante. De cela dépend également le bon enracinement de la présence africaine en France.

Le livre est le résultat d'une enquête qui a porté sur différents aspects de la vie familiale et sociale et les liens intergénérationnels dans le milieu africain. Menée par des sociologues et anthropologues travaillant sur la famille et les relations intergénérationnelles, elle éclaire opportunément et loin de tout cliché une réalité aux trajectoires singulières ■

Abdellatif Chaouite

Migrations des jeunes d'Afrique subsaharienne Quels défis pour l'avenir ?

C.Bolzman, Th.-O. Gakuba
& I. Guissé
L'Harmattan-IRFAM, 2011



Fruit d'une collaboration entre chercheurs du sud et du nord, ce livre restitue les résultats d'une enquête qui visait à mieux comprendre la mobilité des jeunes d'Afrique subsaharienne vers l'Europe, à partir de trois pays : Cameroun, Mauritanie, Sénégal, et complété par l'exemple des migrants capverdiens au Portugal.

Cette mobilité a certes ses singularités (les mouvements migratoires constituent presque un « trait culturel » en Afrique subsaharienne, parfois initiatique : « près d'un résident sur quatre vit dans un lieu où il n'est pas né »). Cependant, les formes de mobilités étudiées ici (des jeunes qui migrent vers l'Europe par des voies dites « illégales »

- les auteurs optent pour le vocable de « migration clandestine » - car empêchés par les politiques européennes d'immigration restrictives), relèvent également du contexte de la mondialisation qui semble ancrer tous les jeunes dans les mêmes types d'aspirations : accéder aux lieux potentiels « pour réaliser son objectif ». En cela, la particularité de ces mobilités est sans doute moins à chercher dans leurs motivations (accéder à un marché de travail bouché sur place, « sortir ses parents de la pauvreté », etc.) que dans les conditions d'une politique sécuritaire et de contrôle des frontières mises en place par les pays européens. Autrement dit dans l'empêchement de ces mobilités qui créent le paradoxe d'un système globalisé mais légalement discriminant.

La recherche fait ressortir par ailleurs les ressorts de ces migrations selon les différents contextes : un désir d'Europe d'autant plus prégnant qu'il se refuse dans son mirage, des transformations produites dans les familles par les expériences migratoires, une « mondialisation de l'imaginaire collectif des jeunes, en décalage avec les conditions de vie et les opportunités » sur place, etc. Au-delà donc du fait migratoire en tant que tel, ce sont les dérivations anthropologiques dont elle font signe, au sud comme au nord, qui sont importantes à voir, et peut-être à penser autrement dans leurs liens de compréhension : notamment le retard (ou la résistance) des gouvernances politiques et économiques sur leurs propres effets sociaux et culturels ■

Abdellatif Chaouite

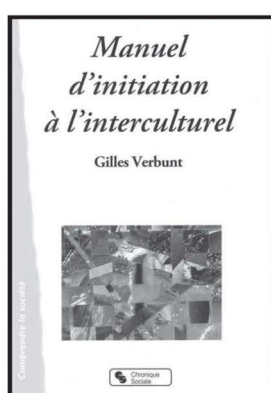
Gilles Verbunt

Penser et vivre l'interculturel

Chronique Sociale, 2011

Manuel d'initiation à l'interculturel

Chronique Sociale, 2011



L'interculturel se *vit* depuis longtemps (sans doute depuis toujours : toutes les configurations culturelles actuelles sont les résultats momentanés de processus d'interculturalisation dans le temps) mais peine à être *pensé*, autrement dit à se débarrasser des surdéterminations des modèles idéologiques forgés dans le contexte des idéologies nationalistes du dernier siècle. Il faut probablement le rappeler tant que ce n'est pas entendu. Gilles Verbunt s'est assigné cette tâche et c'est heureux. Il rappelle donc, que « dans la société moderne marquée par la diversité culturelle », il faut « tirer profit des différences » au lieu de regretter leurs effets imprévisibles. Car l'interculturel n'est pas un modèle mais se situe de manière critique par rapport aux modèles qui se renvoient la balle : le multiculturalisme à l'anglo-saxon et le monoculturalisme à la française. Les deux battent de l'aile face à une intensification des échanges et des mobilités qui transforme les

compositions démographiques et sociales des populations.

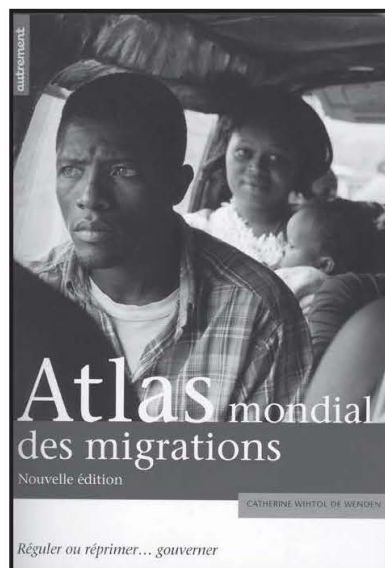
L'interculturel s'adapte concrètement au contexte moderne : globalisé et mobile. Le penser ainsi, c'est transformer ce qui fait obstacle (la différence culturelle) en une « source d'enrichissement culturel réciproque ». C'est à quoi invite la réflexion de G. Verbunt : revisiter les origines du mouvement interculturel en comparant l'expérience française aux différentes expériences multiculturalistes ; prendre en compte les effets de la globalisation ; revisiter les notions clés du langage interculturel ; enfin, affronter l'épreuve du changement des paradigmes à laquelle nous sommes convoqués. Au bout, l'interculturel paraît une option « réaliste et possible », voire préventive pour une vraie lutte contre les discriminations et la mise en place d'un « métissage critique », ce qui nécessiterait cependant une « pédagogie de l'interculturel », voire la formation d'un « réflexe interculturel », autrement dit une « motivation éthique » de l'interculturel.

Et, comme pour ne pas en rester à des vœux pieux, G. Verbunt accompagne sa réflexion par un *Manuel d'initiation à l'interculturel*. Un guide pour accéder à l'interculturel qui présume une volonté d'engagement dans cette voie. Pour ceux en tout cas qui l'entendront de cette manière, l'auteur livre quelques clés : connaître (l'histoire, les différentes structures sociales, les modes de pensée, les systèmes de valeurs, etc.) et savoir communiquer (des « savoirs bien utiles » pour construire un réflexe interculturel) ; dialoguer pour passer du paradigme de l'injonction de l'assimilation au dialogue que nécessite la diversité ; savoir s'enrichir dans la relation (pour pouvoir assurer une « éducation interculturelle »).

Nul doute que les acteurs concernés trouveront dans les propositions de l'auteur de quoi construire un avis raisonné sur la question, mais aussi alimenter efficacement leurs démarches et nourrir leurs méthodes



Abdellatif Chaouite



Une urbanisation galopante dans les pays du Sud, des femmes de plus en plus nombreuses à prendre la route, le volume des transferts de fonds qui dépassent souvent les aides au développement, une fracture démographique telle que les pays riches ne survivront pas sans leurs immigrés... Le profil des migrants change, leur nombre augmente et les politiques, nationales ou régionales, sont souvent inadaptées, créant des situations dramatiques. L'actualité nous en donne l'exemple chaque jour d'un bout à l'autre du monde.

C'est que les débats et les actions menées oscillent selon les cas entre régulation et répression. L'auteur démontre le caractère au mieux limité, au pire absurde, de cette alternative. Il faut au contraire adapter les politiques et leur donner du sens, que les migrants, les pays d'accueil et de départ tirent le meilleur profit de la mobilité... en un mot, mettre sur pied une véritable «gouvernance» mondiale.

L'actualisation de cet ouvrage foisonnant, devenu un classique, propose des directions pour cette politique. Elle pointe deux phénomènes incontournables pour les prochaines années : trouver un statut pour les réfugiés environnementaux, élaborer un droit universel à la migration...

Catherine Wihtol de Wenden est directrice de recherche au CNRS (CERI). **Madeleine Benoît-Guyod** est cartographe géographe, collaboratrice régulière de la collection Atlas.

Cette nouvelle édition de L'Atlas mondial des migrations présente une mise à jour complète des textes et des cartes.